

Béatrice Englert

Il était une fois l'éternité...

PAR MARTINE BOULART, Présidente de la Fondation de l'Ermitage. Chevalier des Arts et des Lettres



Martine Boulart

Je suis heureuse d'accueillir Béatrice Englert à l'Ermitage tant son univers de « Têtes » m'a traversée, questionnée et me questionne encore. Imaginez un mur de figures de pierre en attente, en exil, en soif d'un paradis perdu, ou encore une série de peinture de visages aux traits indéfinissables mais éclairées par une lumière certaine.

Vous êtes devant ce que nous avons appelé, dans cette quête de l'homme, davantage dans son essence que dans sa manifestation sensible, une recherche d'archétypes. Et je me suis sentie proche des archétypes mythologiques qui l'habitaient, d'abord migration et méditation que je rapprocherais des types Mercure et Saturne, et ensuite effrètement et espoir d'une terre promise, plus proches de Neptune et Venus...

Reconnaissante envers elle qui a imaginé un dialogue entre nos deux mondes intérieurs fait de conscience du mystère de nos vies, je la remercie d'avoir inventé un parcours de pierres qui se mêle à la végétation, un parcours d'encre et de pastels qui s'harmonise avec ce lieu que je mets à la disposition des artistes pour respecter une tradition familiale et une passion pour l'art.

Car j'apprécie son travail à la fois subtil, profond et modeste qui souhaite avant tout laisser des traces de ce que traverse l'âme humaine quand elle cherche un sens à notre passage sur cette terre. Loin de l'art décoratif, ce travail se propose d'aller vers l'essentiel de l'humain, vers l'identité d'origine.

Béatrice Englert est une artiste qui peint des visages pour partir à la recherche des origines de l'âme. Son art du portrait rejoint le regard du moraliste mondain de Madame du Deffand qui consiste à sonder les profondeurs d'un être de surface. Peinture de caractère, caractère de la nation française, art de la conversation qui nous est cher ici...

Je remercie Claude Mollard pour son analyse, en tant que commissaire d'exposition, des « Têtes » de Béatrice qu'il a rapprochées de ses « Origènes ».

Je remercie aussi Claude Pommereau pour son soutien envers la Fondation à travers nos hors-séries Beaux Arts Magazine spécifiques pour chacun de ses artistes.

Je remercie enfin, Sabine Badré, poète et Dora Rogan, critique d'art, pour leurs articles sur l'Ermitage qui me touchent infiniment.

Et souhaite à tous les membres de la Fondation de l'Ermitage une belle découverte de cette œuvre que je qualifierai de métaphysique car elle représente un essai pour s'approcher de l'être humain au delà de son masque, pour replacer son aura dans son éternité, allant ainsi du visible vers l'invisible, de l'individu vers le tout...

EN COUVERTURE

Attente II, technique mixte, 105 x 145 cm.



L'exposition

Béatrice Englert ou la quête de l'ultra-visible

PAR CLAUDE MOLLARD

« Il était une fois l'éternité » : ce titre choisi par Martine Boulart pour présenter l'œuvre de Béatrice Englert montre toute la contradiction qui peut s'introduire entre l'ambition d'un projet artistique et l'écoulement du temps. L'éternité n'a ni passé ni futur. La part d'éternité chez Béatrice Englert désigne aussi bien le passé que le présent.

En choisissant d'exposer des œuvres antérieures à 2003, Martine Boulart met le projecteur sur le passé. Il recèle à juste titre une part de figuration douce et méditative qui diffère de l'expressionnisme des années plus récentes. Il convient donc de comprendre le sens de ces « œuvres premières » au regard de la création des « œuvres secondes », qui leur ont succédé jusqu'à ce jour.

Béatrice Englert désigne elle-même son art comme devant produire une galerie des sentiments... Car c'est l'être humain qui l'intéresse, dans une démarche platonicienne que je qualifierais d'inversée. Elle se réfère aux idées pures, et entame son travail par l'impur, par le bas, par la matière, la nature, l'informel. Tout son effort est de passer de cet état des choses et du monde vers une galerie de portraits, ou plutôt de visages, car elle ne prétend pas représenter les traits précis d'une personne. Elle veut en révéler l'essence. Elle inverse donc le processus platonicien, en partant d'abord du monde sensible et en cherchant à en extraire des sentiments définis comme des idées pures, ou des archétypes de l'humain. Elle ne fait pas descendre les idées vers le marais humain. Elle s'empare de la nature grouillante, et tente de remonter le chemin qui va ouvrir la voie vers l'intelligence. Bref son art est une véritable pédagogie de la découverte de l'essence de l'être humain.

Et les « œuvres premières » de l'exposition de l'Ermitage évoquent avec tendresse – la tendresse du pastel = des visages et des mains. Des visages solitaires, des visages à plusieurs, des personnages entiers et partout des jeux de mains. Au départ, l'art de Béatrice Englert exhausse les mains, un peu à la manière de Rodin, dans le dessin, le pastel et l'incision de la pierre. La main devenant une sorte d'expression visuelle, trahissant dans la richesse de leurs formes et attitudes un regard qui se substitue aux visages clos sur leur intériorité, aux yeux fermés ou quasi-absents. Bob Wilson a mis en scène *Le regard du sourd*. Chez Béatrice Englert ce serait plutôt le regard de la main. Vision platonicienne d'une femme qui doit d'abord faire pour comprendre qui il est. Comme dit Pierre Soulages : « C'est ce que je fais qui m'apprend ce que je cherche. » Ainsi de la démarche première de Béatrice Englert.

Place à la méditation et à la prière donc. Place à la philosophie du temps comparé à l'éternité. Place au pastel comme matière picturale alors préférée, ce qui autorise à évoquer une figuration douce, comme les mains nouées, les visages clos et les corps concentrés.

Béatrice Englert n'est pas une artiste d'une seule technique. Elle a toujours dessiné, coloré, peint et sculpté à la fois. La grande sculpture présentée à l'Ermitage, cette arche de personnages embarqués sur les flots, annonce une mutation dans sa recherche picturale : le goût du monumental qui va s'affirmer à compter de 2003 dans les grands visages peints, la volonté de mise en scène avec ces personnages-migrants, entraînés vers on ne sait quel avenir, prémonition des grandes migrations des hommes sur les mers que nous promettent les affres du monde actuel. Déjà une forme d'expression plus ancrée dans la matière, un rapport d'inscription dans la pierre. Car la recherche de l'artiste s'exprime depuis lors, et depuis quinze ans, avec plus d'âpreté dans la manière picturale de ses « œuvres secondes ». Béatrice intervient de plus en plus sur la matière avec des gestes de femme qui cherche à percer l'immanence du monde, à la quête d'une transcendance, ou plutôt de transcendances plurielles : autant qu'elle peint, elle efface et gratte. Bien plus, peindre c'est agir avec tout son corps pour faire apparaître le sens caché derrière les apparences. Ses peintures sont tout à la fois peintes, grattées, inondées, griffées, giclées, raclées, piétinées, engluées, coulées, tachetées, saupoudrées.

Jean Bazaine me racontait, un jour qu'il entreprenait à Saint Guénolé de grandes aquarelles de couleurs roses, violettes et mauves, qu'il faisait « sa lessive ». Vana Xénou, elle, s'immerge littéralement dans des bains d'aquarelle. Pour peindre, Béatrice Englert use d'une panoplie plus diverse, tout en se référant sans cesse au dessin. Et lorsqu'elle sculpte, elle gratte autant qu'elle creuse, intervenant à coup de traits, comme avec le stylet d'un graveur. Chez elle l'art est d'abord un matérialisme, ou plutôt un matiérisme, car il façonne du réel et il insuffle du spirituel. Elle joue à la frontière du monde des apparences et de celui de l'essence des choses et des êtres. Béatrice peint ainsi la disparition pour aller comprendre au-delà des formes évidentes.

Recouvrir la toile de peinture à l'œuf, à la térébenthine, à l'huile. La griffer avec de la poussière de pierre mêlée aux pigments. Passer de l'acte de retrancher la pierre à la pierre à celui d'ajouter les couches de pigments sur la toile. Faire œuvre de création en ajoutant, quitte à retrancher ensuite. La création est une sorte d'alchimie qui passe



Mains dans un paysage,
technique mixte
105 x 145 cm.
L'une des œuvres à admirer à Garches.

Béatrice Englert désigne elle-même son art comme devant produire une galerie des sentiments... Car c'est l'être humain qui l'intéresse, dans une démarche platonicienne que je qualifierais d'inversée. Elle se réfère aux idées pures, et entame son travail par l'impur, par le bas, par la matière, la nature, l'informel.

Créer c'est livrer bataille. La nuit surtout, lorsque les esprits du lieu se sont endormis, noyés dans l'obscurité. La nuit, Béatrice Englert peut alors se concentrer sur la naissance de ses propres esprits qui s'incarnent les uns après les autres sur la surface des grandes toiles.

par un corps-à-corps avec la toile, elle se fait dans la plus grande activité, plusieurs toiles à la fois. Créer c'est livrer bataille. La nuit surtout, lorsque les esprits du lieu se sont endormis, noyés dans l'obscurité. La nuit, Béatrice Englert peut alors se concentrer sur la naissance de ses propres esprits qui s'incarnent les uns après les autres sur la surface des grandes toiles. Elle quitte alors l'art apparemment paisible des œuvres premières. Elle quitte la poudre du pastel. Elle abandonne les mains jointes et offertes.

Ainsi sont nées ces dernières années les grandes têtes-visages, dans des face-à-face impérieux, portant les traces de combats de création, rayées, zébrées, griffées, comme pour blesser ces visages-mémoires et ces visages-en-devenir qui hantent ses nuits.

Depuis les origines, la peinture de Béatrice Englert est une peinture de la disparition ou de l'enfouissement. Seule la forme a changé. De la tête « première » il ne reste bientôt plus que l'enveloppe extérieure, le contour. Du visage « premier » il ne reste plus que les traits essentiels, alors que les orbites, le nez et la bouche qui le constituent s'effacent dans un fond pictural. Le visage devient lui-même la toile, il se confond avec le lieu de la peinture-peinture. Une sorte d'abstraction, à la manière des visages d'otages peints par Fautrier, en formes d'enveloppes de peinture-chair.

Béatrice Englert pousse plus loin encore sa tentative de pénétration dans les têtes-esprits. Voici qu'elle peint une grande calotte crânienne, pleine de ses griffures, circonvolutions, taches et autres dessins, qu'elle désigne sous le nom de matrice. Une tête matricielle qui n'est autre que le cerveau de toutes les autres têtes à déchiffrer dans les recoins, méandres, synapses de ce cerveau central. Un cerveau qui deviendrait le stade avancé de la pensée humaine qui nous renverrait à la forme primitive du galet, en des temps antédiluviens où les hommes ne savaient faire du galet qu'un tranchoir, un outil plus ou moins aiguisé, bien avant qu'ils aient su sculpter des têtes cycladiques.

Tenir un galet dans la main, comme on porte l'histoire du monde... Ainsi de Béatrice Englert qui les recueille et les amasse. L'artiste conduit ce travail en symbiose avec la nature, dans le parc de Chatou où elle vit depuis son enfance, avec le poids de l'histoire, qui remonte avant la Révolution et va jusqu'à la Libération de Paris. Son travail a quitté peu à peu le lieu du théâtre pour se concentrer sur des face-à-face entre l'esprit du lieu, la matière picturale et son corps-à-corps avec l'apparition et la disparition. L'écrin des Vallons de Garches lui

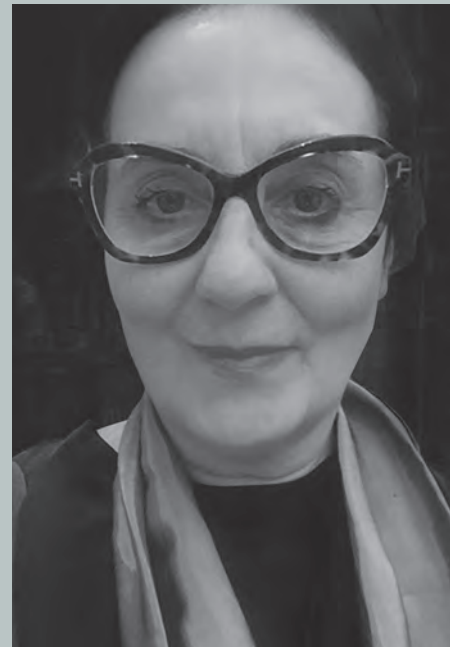
permettra de percevoir autrement, dans un autre cadre de nature, ces allers et retours entre l'apparition et la disparition.

La symétrie des visages est sans cesse affrontée par les forces de la dispersion et de la dissymétrie, les forces de la disparition et de l'effacement, les effets de l'usure du temps. Les forces de l'éternité pensées par les hommes finissent par s'effriter. La symétrie est enfouie dans le temps, sous la peinture, les raclures, les stries, les giclures, les rayures, les maculatures, les pliures, les traces de poussières. Jusqu'aux traces que les pas impriment sur les toiles posées au sol, et y déposent des marques de boue arrachée au chemin. Elle mime sur ses toiles, en accéléré, le lent travail de la nature sur elle-même, sur les troncs et les branches. Et elle atteint cet équilibre subtil où la matière laisse à peine percevoir, derrière ses propres entrelacs et ses propres opacités, la forme d'un visage. La vision doit se mériter, semble-t-elle nous signifier.

Depuis des décennies, dans ses « œuvres premières » comme dans ses « œuvres secondes », l'alchimie de Béatrice Englert fait disparaître les visages afin que le spectateur ne voie plus rien, si ce n'est de la peinture en soi, mais pour qu'il ait ensuite à faire l'effort de reconnaître, derrière les entrelacs de la peinture apparemment abstraite, la forme figurée. Sa peinture de la disparition a pour objet de devenir un art de la re-connaissance. Elle se présente au fond comme un grand jeu de cache-cache dont elle tiendrait tous les fils et dans lequel les joueurs auraient à se mouvoir entre disparition et reconnaissance.

L'art de Béatrice Englert est donc une sorte de gymnastique du regard, une apothéose de la vision. Il est réservé à ceux qui savent voir au-delà des apparences. Il est bien platonicien. Il aide à sortir des images de la caverne grâce à l'exercice d'une hygiène du regard. Deviner l'être derrière les apparences. Mais aussi une pédagogie de la vision qui doit réussir à franchir les obstacles qui sont autant d'étapes dans la progression vers un ultra-visible. Ce qui lui permet de retrouver dans le parc de son enfance, à Chatou, les premières formes de son art, qui anticipaient la réponse à la question de savoir ce qu'il reste quand l'éternité se heurte au mur rigide du temps. L'exercice de la confrontation de ces « œuvres premières » à l'autre parc des années d'autrefois qu'est l'Ermitage, à Garches, lui permettra peut-être de procéder aux vérifications spatio-temporelles que les artistes aiment à assouvir. Et nous apportera la preuve que l'art court toujours et ne s'arrête jamais, même s'il était une fois... ■

Béatrice Englert



Etude de mains, sanguine 105 x 145 cm.
Une œuvre à admirer à l'exposition de Garches.

1952 Naissance à Paris.

1965-1968 Le sculpteur Jean-Paul Luthringer l'initie tant au dessin qu'à la sculpture sur pierre en taille directe.

1969 Entre aux Beaux-Arts de Paris dans l'atelier de Louis Leygues.

1971 À partir de sa rencontre en avec le peintre et photographe américain Jerry Plucer-Sarna, la peinture prendra peu à peu le pas sur la sculpture.

1978 Première exposition de pastels à Paris en, à la Galerie Anne Colin commentée dans *Le Monde* par Jean-Louis Dunoyer. Les expositions à Paris se succèdent.

1983 Première exposition personnelle aux Etats-Unis, «Uhlmann» Dallas, Texas.

1985 Exposition personnelle à la galerie Omorfos, Paris, essentiellement des encres et aquarelles de costumes de théâtre.

1989 Une longue série de pastels secs inaugure ses recherches picturales liées à la représentation de la psychologie et de la forme humaine entre réel et surréel. Les thèmes principaux abordés durant cette période sont les salles d'attente, le huis-clos, le miroir, le hublot.

1995 La Galerie Horizon, Paris, lui consacra chaque année une exposition personnelle jusqu'en 1999.

1998 rencontre avec Jean-Marc Baillieu, poète et essayiste français avec qui elle mènera divers projets autour du thème de la main, notamment «La main, le mot».

1999, Béatrice Englert fait la connaissance de Roberta Carasso, historienne et critique d'art américaine. À partir de cette année, elle tisse de nombreux liens aux Etats-Unis où elle expose depuis régulièrement, notamment au Texas, à Dallas puis à Houston, Hooks-Epstein Galleries ainsi qu'en Californie à Laguna Beach. Jean-Marc Baillieu accompagne l'exposition à la galerie Horizon par son recueil de poèmes *La main, Le mot*.

2000 Commence une succession de très longs triptyques sur les thèmes de la gare, du métro et du huis clos qui en résulte.

Expositions personnelles à la galerie Pierre-Michel D, Paris et Galerie 224, Laguna Beach, Californie. Conjointement à la peinture et à la sculpture, son travail s'est conjugué aux écrits de poètes et écrivains. Jean Peyrole la met en relation avec Jean-Pierre Chambon, poète et écrivain français. Une longue collaboration s'en suivra aboutissant à diverses expositions et publications.

2001 Exposition personnelle à la Galerie Pierre-Michel D, Paris. Elle incorpore à cette époque la peinture à l'huile aux pastels secs.

«Through the Window», exposition personnelle à la Galerie hooks-Epstein à Houston, Texas.

2003 Première recherche sur le thème de la Tête, à partir d'une sculpture réalisée en 2000. Ce sera le début d'une approche sculpturale de sa peinture à l'huile. Conçoit un projet pour la Chapelle St Léonard de Croissy à partir du texte de Jean-Pierre Chambon, *Le roi errant* paru chez Gallimard.

La galerie Ileana Bouboulis lui consacre aussi cette année-là une exposition personnelle.

2004 Exposition personnelle à la Galerie Ileana Bouboulis.

2007 Invitée en résidence à l'Avant-Rue, Paris. Elle conçoit alors un projet pensé spécialement pour ce lieu urbain et industriel : «Les Orateurs» à travers des toiles monumentales et le développement d'une action théâtrale, poétique et sonore pour laquelle elle demande à Jean-Pierre Chambon d'imaginer le monologue de l'orateur.

Participe également à Europ' Art à Genève.

2008 Début d'une nouvelle série monumentale sur le thème de la Tête.

Participe à Europ' Art à Genève.

2009 Rencontre avec le poète et éditeur américain Ron Offen se prolonge par une longue correspondance maintenant archivée à Chicago ainsi que par des illustrations pour sa revue poétique *Free Lunch*. Elle collabore régulièrement avec Alain Freixe, poète et critique littéraire, notamment par la réalisation de livres d'artiste tels que ceux de la collection des «Livres pauvres» de Daniel Leuwers ou les «Cahiers du Musée», entre autres *Vers les visages* ainsi que dans la collection «A côté».

Exposition personnelle au Musée Manoli à La Richardais, «Sentinelles et Vigies, huiles et pierres».

Récemment, elle a commencé à collaborer avec Paul de Brancion, poète et écrivain français, notamment pour accompagner par des peintures ses écrits dans le cadre de la Périfolie au Marché de la Poésie ainsi que lors de rencontres littéraires.

LIVRES D'ARTISTE ET OUVRAGES ILLUSTRÉS

Nuée de corbeaux dans la bibliothèque de Jean-Pierre Chambon · L'Amourier éditions

Assombrissement de Jean-Pierre Chambon · L'Amourier éditions

Revue Nunc n°12 · éditions Corlevour

BIBLIOGRAPHIE

Béatrice Englert par Jean-Luc Chalumeau · éditions Cercle d'art dans la collection «Découvrons l'art», 2011. Extrait dans la rubrique textes critiques de ce site.

Head on par Ann Cremin, 2010. Texte à consulter sur ce site dans la rubrique «Textes critiques».

Béatrice Englert, dessins par Gérard Xuriguera · éditions FWV, 2009.

Englert, Tête à tête par Gérard Xuriguera · éditions FWV, 2008

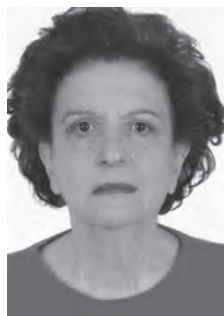
A propos du triptyque George Sand et les siens par Mondher Ben Milad dans «les Cahiers de la peinture», N°375, 2005.

Englert, une humanité ambivalente par Gérard Xuriguera · éditions FWV, 2004.

De l'unicité des légendes et secrets de Serge Lenczner. Texte à consulter sur ce site dans la rubrique «Textes critiques».

FILMOGRAPHIE

Béatrice Englert, sculpteur au pinceau film documentaire de Philippe Monsel ECA Production, 2012



L'Ermitage

Une approche humaniste, métaphysique et mystique

PAR DORA ELIOPOULOU-ROGAN, DOCTEUR EN HISTOIRE DE L'ART, CRITIQUE D'ART, OFFICIER DES ARTS ET LETTRES.

A notre époque où sévissent une dévaluation et même un anéantissement des valeurs, chaque initiative authentique concernant l'art et la culture suscite l'admiration!

Fondateur et en réalité force spirituelle non seulement de l'Ermitage, parrainé par le Ministère de la Culture, mais de chaque activité et projet qu'elle gère dans le domaine des arts, Martine Boulart, personnalité particulièrement cultivée, cosmopolite, grande voyageuse, est dotée d'une intelligence vive ainsi que d'un savoir vivre impressionnant. C'est tout-à fait significatif que Martine compte parmi ses sources d'inspiration des ancêtres, personnalités éminentes du monde des arts et des lettres, dont la Marquise du Deffand qui tenait salon au XVIII^e siècle, salon fréquenté entre autres par Voltaire.

Forte d'une triple formation, conférencière en Sciences-Politiques, historienne de l'art, psychologue, auteure de seize livres sur le leadership et la créativité, mécène et surtout férue d'art, Martine, Chevalier des Arts et Lettres, a réussi à faire de l'Ermitage, un lieu situé à vingt kilomètres seulement de Paris, où séjournèrent dans le passé Stravinsky, Van Dongen, Gandhi et le Pape Jean XXIII, une ruche polyvalente et un lieu de rencontre des artistes, collectionneurs, galeristes, directeurs de musée, journalistes, écrivains et musiciens du monde entier...

L'Ermitage est surtout un lieu de l'esprit, fondé sur le principe de la participation et de la liberté de l'expression, un lieu autonome et indépendant libéré de toute idée préconçue et surtout de toute spéculation.

Plus précisément, c'est un lieu pour la réflexion et les échanges culturels au service d'une approche humaniste, métaphysique et mystique. Essentiellement un lieu-laboratoire pour la promotion d'un art anthropocène, un art luttant pour la sauvegarde de la planète, désormais en danger immédiat à cause du comportement incohérent de l'homme contemporain.

Inauguré par Jacques Lang en 2014, l'Ermitage est donc voué à promouvoir la conception naturaliste de l'art et à faire prendre conscience des conséquences catastrophiques du développement du capitalisme sauvage et de la technologie sans conscience sur l'environnement. Surtout, ce que l'Ermitage encourage de plusieurs manières, c'est l'élaboration de conception artistique libérée de parti

pris, renforcé par l'encouragement du dialogue entre les différents courants artistiques et où toute onde négative est transmuée en création dynamique. Martine, convaincue du fonctionnement cathartique de la peinture, inaugure d'une manière volontariste et à l'aide de personnalités éminentes, comme Jean-Hubert Martin, ancien directeur du Centre Pompidou, Laurent le Bon, président du musée Picasso, Joelle Pijaudier-Cabot, directeur des musées de Strasbourg, Henri Griffon, directeur du FRAC Poitou-Charente, Jean-Luc Monterosso, directeur de la MEP, Denyse Durand-Ruel, auteur de catalogues raisonnés, une période post-Duchamp libérée de tout tabou désenchantant le monde.

De plus elle soutient des créateurs connus ou bien en voie de l'être, soutien qui se matérialise à travers des expositions personnelles, l'attribution de Prix, l'édition de publications auprès de prestigieuses maisons d'édition, comme les Hors Séries de la Revue des Beaux-Arts, ainsi que la participation à des grandes expositions internationales avec l'Institut du monde Arabe ou la Maison Européenne de la photographie.

Pour cela, dès le départ, elle reçoit l'appui de personnalités de poids comme Alain Dominique Perrin, Président de la Fondation Cartier, en tant que parrain de l'Ermitage ou de Claude Mollard en tant que membre fondateur et Vice Président de l'Ermitage, personnalité reconnue de la culture et de l'art et pour qui l'art est un vécu quotidien, auteur de quarante livres, organisateur d'événements culturels, fondateur et organisateur de musées, photographe plasticien comptant dans son cursus près de cinquante expositions à travers le monde, également conseiller spécial de Jacques Lang à l'Institut du Monde Arabe.

Martine programme quatre expositions par an, qu'elle met en valeur d'une manière sans cesse renouvelée, à travers des conférences de presse, des soirées musicales, des conférences thématiques avec des écrivains reconnus, des numéros spéciaux dans des publications sérieuses, des prix... 2017 a vu se dérouler des événements magnifiques et 2018 annonce déjà un très bon cru (lire p. 29).

Pour toutes ces raisons, nous souhaitons longue vie à la Fondation culturelle de l'Ermitage... ■

Traduit du texte original en grec publié dans la revue EPIKAIRA n° 3880 du 28 décembre 2017.



La singularité de la Fondation culturelle de l'Ermitage à Garches, présidée par Martine Renaud-Boulart, ambassadrice désintéressée, prêtresse ou thérapeute des Arts contemporains.

Entretien

La force des archétypes

MARTINE BOULART, PRÉSIDENTE DE LA FONDATION DE L'ERMITAGE REÇOIT L'ARTISTE BÉATRICE ENGLERT



Martine Boulart : Chère Béatrice, il faut que tu saches que je suis très heureuse de t'accueillir à l'Ermitage. Mais dis moi de ton côté, quelle est la connivence qui t'a conduite à nous rejoindre? En quoi ton exposition révèle-t-elle l'esprit des Vallons?

Béatrice Englert : Il y a eu cette attirance pour ton lieu enfoui, secret ou je pouvais insérer cette recherche sur l'humain au delà des apparences, au niveau des archétypes, cet humain refluant de la nuit des temps, cet humain qui a vécu, qui est empêché de s'exprimer, qui semble stratifié...

Et puis il y a eu aussi notre connivence autour du monde des archétypes de Jung, autour de cet inconscient collectif qui sommeille sous notre inconscient personnel et relie toute l'humanité. On a l'habitude de dire qu'un archétype est un modèle idéal. Il traduit l'incertitude et la nécessaire humilité de la condition humaine.

Il y a eu enfin la rencontre avec Claude Mollard dont j'avais il y a quelques années découvert l'œuvre photographique et avec laquelle je ressens des affinités de recherche picturale. Les conversations, sa façon d'investir et de révéler la nature, sa pensée m'ont beaucoup éclairée. Je sens ici chez toi une présence qui se dégage, une forme de mystère, quelque chose d'envoutant. Au milieu de ces arbres géants, j'imagine des nains sous terre... Je sens la force de la nature, l'architecture du lieu renforce cette impression, le fait aussi que la maison surplombe le parc en pente ajoute au caractère extraordinaire de l'endroit.

Pour toi, j'ai inventé un parcours de pierres qui se mêle à la végétation du lieu, un dialogue. Je souhaite laisser des traces de ce qui a été traversé par l'âme humaine pour chercher un sens à notre quête existentielle.

Des mots clés marquent mon travail avec toi : migration et méditation, mémoire et imagination, effritement et espoir d'une terre promise...

Mais revenons à toi, qui es-tu aujourd'hui? Quel est le fil rouge de ta vie? Quel était ton rêve d'enfant? Quel trait de caractère éclaire ton œuvre?

Depuis l'âge de douze ans je dessine, je suis la seule de la famille à avoir suivi l'école de Beaux Arts de Paris où j'ai choisi la sculpture parce que j'aime la sensualité des formes et les volumes. Mon père m'a fait rencontrer le grand sculpteur Jean Paul Luthringer, cette rencontre a illuminé ma vie, il m'a appris l'observation et la concentration, il m'a conseillé de dessiner les yeux fermés.

Je suis patiente, je progresse lentement, je suis soumise à une inspiration souterraine, je rêvais de traduire cette nature primitive et onirique. Ma démarche est maintenant tournée entièrement vers un but très précis lié à la représentation de la nature. Par nature, j'entends le Vivant sous toutes ses formes, mais aussi l'Archéologie des formes, ce qui a laissé trace et qui fait le lien avec ce qui est.

Je ressens un besoin impératif d'imprimer cette marque de la Nature ou ce qui en est issu, ce qui y retourne, de représenter les éléments constituants de celle-ci, le minéral, le végétal, l'aquatique, l'aérien, le tellurique.

Je comprends mieux ce monde d'archétypes qui t'habite. Peux-tu m'expliquer davantage ta relation avec la nature? Et en quoi es-tu un artiste anthropocène?

Je pense sincèrement que si l'homme agit sur la nature, la nature sera toujours plus forte. Des désordres se créeront, des déplacements de population par exemple, depuis plus de trente ans je travaille de façon prémonitoire sur cette transhumance humaine.

Le destin de l'humain, du vivant en général sont liés à l'évolution de la nature. Mais à notre époque on pense que la terre est entrée dans une nouvelle période où l'emprise de l'homme sur celle-ci sera cruciale au point de transformer le cours climatique de régions entières. On prédit que ces changements climatiques auront de multiples conséquences, entraînant notamment le déplacement de populations entières du fait de l'assèchement, de l'aridité, des inondations massives, des famines.

Le fait que je prenne en compte cette notion fait peut-être de moi une artiste anthropocène.

Je vis dans un lieu très naturel. La végétation est omniprésente comme ici chez toi. Le contact visuel avec celle-ci est permanent. Sa transformation au gré des saisons ponctue le quotidien.

C'est une nature fournie, aux formes englobantes, recélant en son sein une plénitude de vies animales. Nous traversons une époque

charnière, je me sens un devoir d'inventaire, de cabinets de curiosités, d'arche de Noé pour traduire par mes dessins des situations archaïques d'agglutination, de flottaison, de gravissement...

Dès lors, quelles sont les questions existentielles que pose ton travail?

Je pourrais définir mes recherches depuis toujours comme un « Théâtre de la Mémoire » dans un espace comprimé, mettant en scène l'universalité de l'être. L'essentiel est basé sur la représentation de la forme et de la psychologie humaines, l'émergence d'un vécu, du dit et du non-dit, à travers une sorte de collectif de la mémoire, car tout dans la nature est interdépendant, nous faisons partie d'un tout.

Je représente la figure humaine dans une forme sculpturale en pierre ou en peinture. Je m'éloigne donc de la représentation traditionnelle de la figure. Je privilégie en fait ce qui s'en exhale, ce qui transpire au-delà du masque de pierre. Je définis la personne de cette manière-là. Ainsi je la replace dans l'éternité de son humanité, hors de son contexte contemporain. Je lui permets d'accéder à son universalité et au sacré. La représentation de la « Tête », en étant le réceptacle.

Ma recherche est tournée vers l'intemporalité. A l'inverse du cours actuel de nos sociétés modernes tournées vers l'immédiateté et la matérialité.

Mon travail est fait de dématérialisation. Je préfère représenter l'émanation de l'être et non l'être lui-même, c'est-à-dire porter à la surface ce qui est enfoui, la pensée, la trame invisible. Mon art est un art psychologique, qui replace l'humain à la croisée de sa destinée universelle et de sa propre psychologie. Je pense qu'il est important d'aller de la figuration à l'abstraction, du visible à l'indicible, de l'apparition à la disparition, de la construction à l'effritement.

Les thèmes du devenir de la nature, et de la présence des humains dans celle-ci, le phénomène des migrations, le déplacement des gens sont des thèmes importants.

En quoi incarnes-tu les mythes contemporains? Et que penses-tu apporter à l'histoire de l'art?

Il ne m'appartient pas de dire ce que j'apporte à l'histoire de l'art, ce serait très présomptueux de ma part. Et puis je sais que le temps fait son œuvre, que l'histoire de l'art prend en compte, donne son appréciation ou son verdict.

L'époque actuelle construit souvent des mythes autour d'une personnalité. Les médias, les communicants tissent une trame et produisent des personnages mythiques ou des objets-mythiques. Parfois dans le passé des malentendus se sont créés à travers les mythes. Prenons un exemple:

«Ma recherche est tournée vers l'intemporalité. À l'inverse du cours actuel de nos sociétés modernes tournées vers l'immédiateté et la matérialité. Mon travail est fait de dématérialisation. Je préfère représenter l'émanation de l'être et non l'être lui-même.»

«Il y a en moi aussi ce désir d’inventaire, de classification, d’énumération, un peu comme dans un cabinet de curiosités, surtout au moment où la disparition d’espèces s’intensifie, où l’érosion attaque les falaises, où les glaciers fondent».

Marcel Duchamp était un intellectuel surréaliste, un génie qui faisait tenir un univers dans une boîte merveilleuse. «C'est le regardeur qui fait l'art» disait-il.

Ma Fontaine-Pissotière partait de l'idée de faire un exercice sur la question du goût, choisir l'objet qui est le moins de chance d'être aimé, une pissotière. Il y a peu de gens qui trouverait cela merveilleux car le danger c'est la délectation esthétique. Il disait encore : «on peut faire avaler n'importe quoi aux gens» c'est ce qui arrive cinquante ans plus tard, il y en a qui trouve cela beau. «Je suis un anarviste» «je fais du non-art» écrivait-il et encore «On peut être artiste sans être rien de particulier». Oui *La Pissotière* était un gag, on en a fait un mythe qui nous poursuit encore.

Le Mythe est une utopie qui peut générer une ferveur immense, par sa dimension sociale. Il s'agit d'abord de définir ce que sont les mythes contemporains. Il m'apparaît presque une contradiction entre ces deux termes: mythe et contemporain. Est-ce le désir d'accéder à d'autres mondes inconnus, d'investir l'univers, d'imaginer que l'humain va le conquérir, d'être transporté dans un ailleurs, vers une autre planète? Les astronautes sont nos êtres mythiques. Ils exaltent l'inaccessible et l'inconnu.

Dans certaines de mes Têtes, j'ai introduit des formes telles que des masques à gaz et éléments qui évoquent la robotique, la protection métallique du cosmonaute. Ainsi aller de la Tête Archéologique au Masque du Cosmonaute. Le Masque est d'ailleurs un thème que j'aime aborder. Le Masque crée le Mythe. Les masques sont des vecteurs qui détiennent une grande puissance. Dans le masque siège un pouvoir inhérent à leur aspect, simplifiant, apparemment réducteur dans la forme mais si puissant en réalité. La théâtralité qui lui incombe, je l'ai souvent comparée à celle de certains galets, certains d'entre eux renfermant dans leur faciès toutes sortes d'humours allant de la colère à la contemplation la plus bouleversante.

Comme tu le sais l'art contemporain à un crédo, le discours et une valeur, la dérision. En quoi t'inscris tu dans le paradigme de l'art contemporain?

Je fais la différence entre l'art dit contemporain et l'art créé à notre époque contemporaine, ce n'est pas forcément toujours le même. Nos descendants verront ce qui intégrera la chaîne de l'histoire de l'art, ce qui sera retenu ou pas par celle-ci.

Ce que j'aime dans les productions artistiques de notre époque, c'est justement leur diversité, la multiplicité des démarches, de recherches dans différentes directions, le fait qu'il n'y ait pas de dogme et donc de carcan. C'est une époque libre dans le sens que chaque artiste a la possibilité d'exprimer ce qu'il ressent, ce qu'il veut dire. Nous sommes arrivés à un point de notre histoire qui, de

par sa longévité et par le fait qu'elle s'apprête à basculer dans une autre ère nous pousse à regarder aussi en arrière, à jauger en quelque sorte l'espace parcouru.

Il y a en moi aussi ce désir d'inventaire, de classification, d'énumération, un peu comme dans un cabinet de curiosités, surtout au moment où la disparition d'espèces s'intensifie, où l'érosion attaque les falaises, où les glaciers fondent. En cette époque de remise en question massive, il est important de marquer les fondements. Il s'agit pour moi d'une retranscription intellectuelle des éléments de la nature, à l'aide de schémas ordonnateurs.

Chère Béatrice, nous sommes l'une et l'autre sensible à la beauté mais comment définirais-tu la beauté?

La beauté est multiple, elle traduit un accord entre la forme et le fond, un équilibre surtout, une œuvre doit aussi tenir à l'envers! C'est une harmonie, un accord parfait, une unité. Le pur génie c'est l'équilibre.

Pour mieux comprendre ta famille de pensée, peux tu nous dire quelles sont tes références philosophiques? Ta filiation artistique?

Je suis sensible au monde des idées de Platon. Les idées sont des réminiscences de l'âme immortelle, du temps. Les idées du beau, du bien et de la vérité. Quoique je pense que la vérité est multiple et différente selon l'angle où l'on se place pour l'appréhender un peu comme le reflet d'un visage dans un miroir trahit la certitude que l'on a de connaître la personne reflétée tant il y a un monde entre l'image et son reflet. Il y a certainement des niveaux du beau, du bien, et des lectures différentes de ceux-ci. La théorie des formes, ou théorie des formes intelligibles, cette doctrine de Platon selon laquelle les concepts, les idées abstraites existent réellement et sont universels et forment les modèles des choses et formes que nous percevons avec nos organes sensitifs. L'artiste en est le passeur, la main par laquelle l'idée de sculpture par exemple s'accomplit.

J'aime cette phrase de Schopenhauer, «chaque vie humaine n'est qu'un rêve de plus, un rêve éphémère de l'esprit infini de la nature, de la volonté de vivre persistante et obstinée, ce n'est qu'une image fugitive de plus, jouant sur la page infinie de l'espace et du temps, qu'elle laisse subsister quelques instants, d'une brièveté vertigineuse et qu'aussitôt elle efface pour faire place à d'autres.»

Je cherche à représenter sur une ligne tenue entre abstraction et figuration, les atmosphères, les situations, les mouvements de la pensée auxquels se confrontent l'humain. Je pourrai donc dire que ma famille artistique est sans doute entre une forme d'abstraction lyrique et d'expressionnisme.

Nous avons tous reçu des aides et affronté des difficultés. Qui ont été tes mentors? Quels sont les obstacles que tu as rencontrés?

Tout d'abord j'ai pensé que j'avais reçu peu d'aide car mon éducation m'incline à ne pas frapper aux portes mais j'ai eu aussi le privilège de pouvoir exercer mon art sans rien demander.

Pourtant dès l'enfance l'idée de créer m'est venue et est devenue incontournable. Je me suis construite seule comme tous les artistes je pense, au-delà de l'éducation artistique, il y a la confrontation personnelle au cheminement que l'on choisit d'emprunter, à la construction de sa quête.

En réfléchissant je pense que j'ai eu la chance tout au long de ma vie de pouvoir poursuivre ce rêve de création. Mes parents, mon mari, mes filles m'ont soutenue, encouragée.

Et au-delà de ces personnes aimantes, il y a eu le soutien de critiques d'art et écrivains comme Mollard ou Chalumeau, de galeristes comme Colin ou Peyrole qui m'ont éclairée par leur regard avisé sur mon travail, des éditeurs aussi comme le cercle d'art et toi aujourd'hui.

La poésie joue ce rôle de mentor pour moi, elle a une importance considérable et représente un moteur incomparable.

Henri Michaux: «J'ai mes statues. Les siècles me les ont léguées: les siècles de mon attente, les siècles de mes découragements, les siècles de mon indéfinie, de mon inéoutouffable espérance les ont faites. Et maintenant elles sont là.»

Pessoa au travers de ses hétéronymes qui étaient «d'autres que lui», «des voix qui parlaient en lui».

Antonio Tabucchi: «Les trois derniers jours de Fernando Pessoa» Borges «Le livre de sable»...

Je garde une place particulière pour celui qui fut mon premier mentor. Très jeune à l'adolescence, j'ai rencontré à l'initiative de mes parents un grand sculpteur Jean-Paul Luthringer qui m'a appris la sculpture en taille directe mais aussi l'observation et la concentration. Il m'a appris à dessiner les yeux fermés. Il m'a ouvert les portes de la création. Il m'a appris ce qu'il fallait savoir pour vivre dans la création.

Comment définirais-tu le rôle de l'artiste aujourd'hui?

L'artiste se doit d'être un humaniste, mais il devrait aussi être intran-sigeant, ne pas abandonner ses convictions, ses valeurs, toujours garder le cap mais en même temps être réceptif à l'échange par la parole, la rencontre, la conversation. La conversation étant un art à part entière. Il devrait provoquer des prises de conscience émotionnelles, être l'éclaireur, le révélateur, aller à l'essentiel, à l'universel. Briser la barrière qui conduit l'humain à traverser le monde en aveugle. Montrer aussi que nous n'en sommes qu'une infime partie et non les propriétaires. Dénoncer aussi toute forme de violence, ceci est très important à mes yeux. Cela passe par le respect, le respect de l'être humain et de l'animal, de la nature. Il s'agit donc de chasser le sordide, d'élever l'esprit par l'apprentissage de la beauté, de la perception de l'âme poétique, de transcender le monde.

Je te propose de faire un grand retour en arrière. Quelle a été ta première émotion esthétique?

La découverte de l'Art Sumérien, par la simplification des postures, le regard frontal, la position de sentinelle

Et la dernière?

Luc Thuymans, par un faisceau d'immatérialité s'opposant à la construction, par l'homogénéité de la couleur.

Toi qui navigue entre peinture et photographie, bien qu'ayant fait le choix de la peinture, comment caractériserais-tu la place de ces deux disciplines pour exprimer l'imaginaire?

L'imaginaire transcende la réalité, la hisse à un niveau supérieur. La photographie peut cela, mais la force de la peinture est immense pouvant tout inventer à partir de rien. La matière, par la diversité de ses moyens aussi offre un champ très étendu de possibilités.

Ainsi le peintre part de rien, il n'a d'autre instrument que son crayon, son pinceau, la couleur entre lui et son idée, pas de machine. Il peut, par ce fait, emprunter tous les chemins de la création. Il est libre. La subjectivité de son rendu peut être totale, ce qui me semble particulièrement important à l'heure de la découverte de l'intelligence artificielle.

Le jour où l'intelligence artificielle pourra s'approprier la sensibilité sera la fin de l'humanité. L'artiste doit lutter contre l'avènement de cette ère.

Et au fond de toi, comment naissent les images que tu crées?

Elles naissent d'un long cheminement intérieur, d'un état de latence propice à la macération des idées, à leur murissement d'où émerge leur représentation, nourrie aussi de l'observation sous toutes ses formes.

Je travaille lentement, je fais des croquis préparatoires lorsqu'il s'agit de triptyques. J'équilibre les masses et les perspectives, je procède par un va et vient permanent entre ligne et matière, j'accepte la nécessité de détruire pour créer. et de faire des choix.

Mais il est important à mes yeux aussi de ne pas chercher le style car le style enferme. Il faut toujours laisser le champ libre.

Ces images aussi naissent de la confrontation des formes réelles aux formes abstraites formelles. C'est un travail de simplification qui recherche ce qui sera le plus évocateur, le plus subversif. Encore une fois, il s'agit pour moi d'évacuer l'anecdotique, d'aller à l'essentiel, d'agir par comparaison, de confronter les représentations, les images entre elles, de déterminer ce qui les rapproche ou ce qui les éloigne ou même ce qui les annule...

Depuis Malraux chacun cherche son musée imaginaire, quel serait les dix œuvres que tu retiendrais?

C'est difficile et frustrant de devoir réduire ce musée imaginaire à dix œuvres...

Cependant, dans ce musée imaginaire, il y aurait tout d'abord l'Archéologie et je choisirai pour l'illustrer l'Art Sumérien: Gudéa en adorant-statue, anépigraphe du XXII^e siècle AV.JC.

L'Adoration des mages, tableau inachevé de Léonard de Vinci.

Les Ménines de Diego Velasquez

Une sculpture de Giacometti: *Grande Tête*

Une sculpture de Picasso *Tête de femme*, l'original en plâtre et bois.

Boisgeloup, l'atelier normand de Picasso

Guernica de Picasso

Les nymphéas de Claude Monet

Osiris et Isis et *Croissant fertile* d'Anselm Kiefer

Open Gate de Georg Baselitz

Célébration Park 2005, vidéo de Pierre Huyghe.

Toutes ces œuvres m'ont émue profondément.

Pour matérialiser le sens que tu voudrais donner à ta vie, quelle épitaphe voudrais-tu voir écrite sur ta tombe? Quel message voudrais-tu laisser à ceux qui hériteront de toi?

A aimé, ressenti, retranscrit et transmis. ■

Les œuvres
BÉATRICE ENGLERT
À L'ERMITAGE



Tête, pastel, 45 x 55 cm.

PAGE DE DROITE
Tête, technique mixte, 45 x 55 cm.

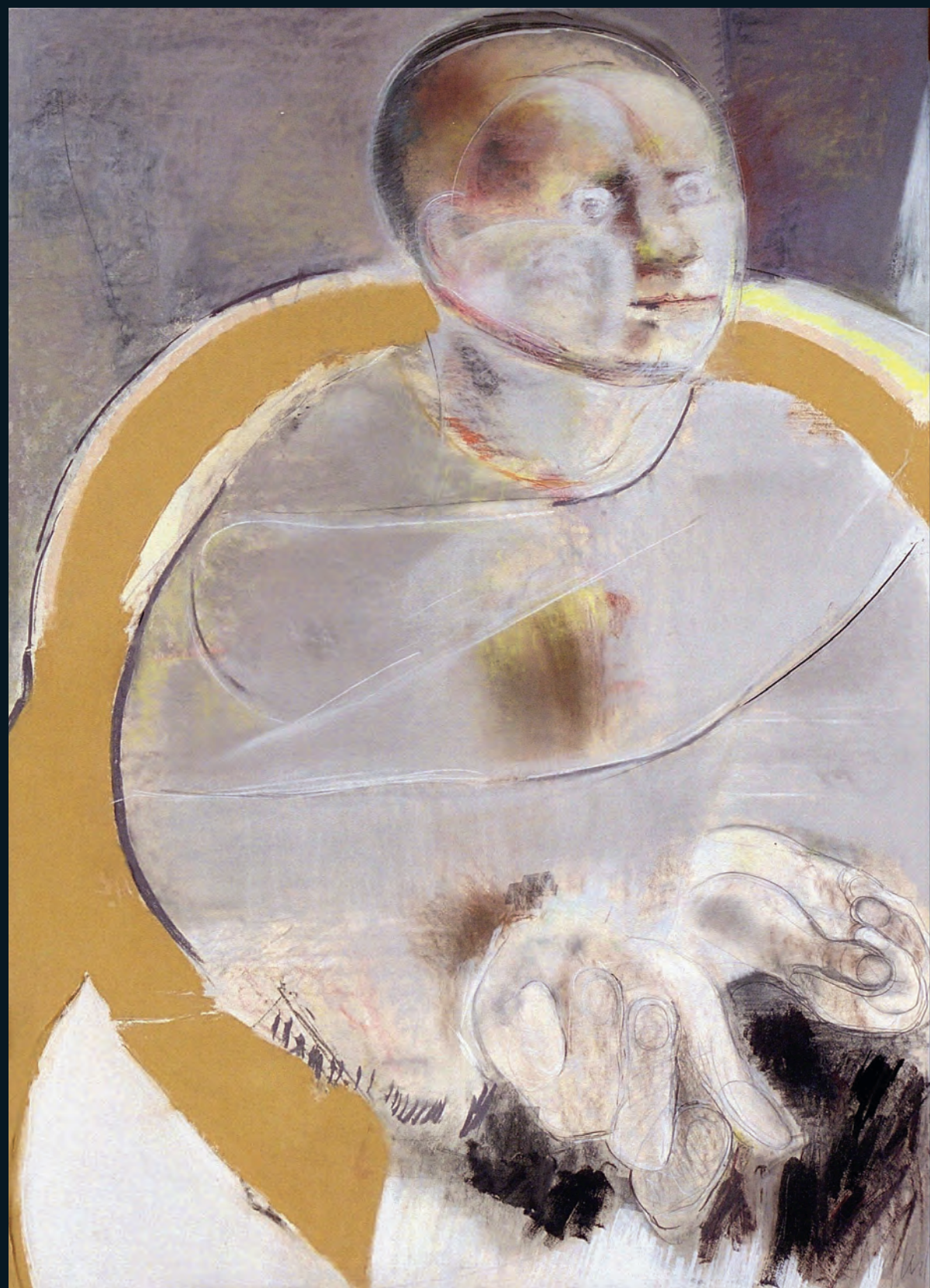




Tête, technique mixte, 45 x 55 cm.



Tête, technique mixte, 45 x 55 cm.



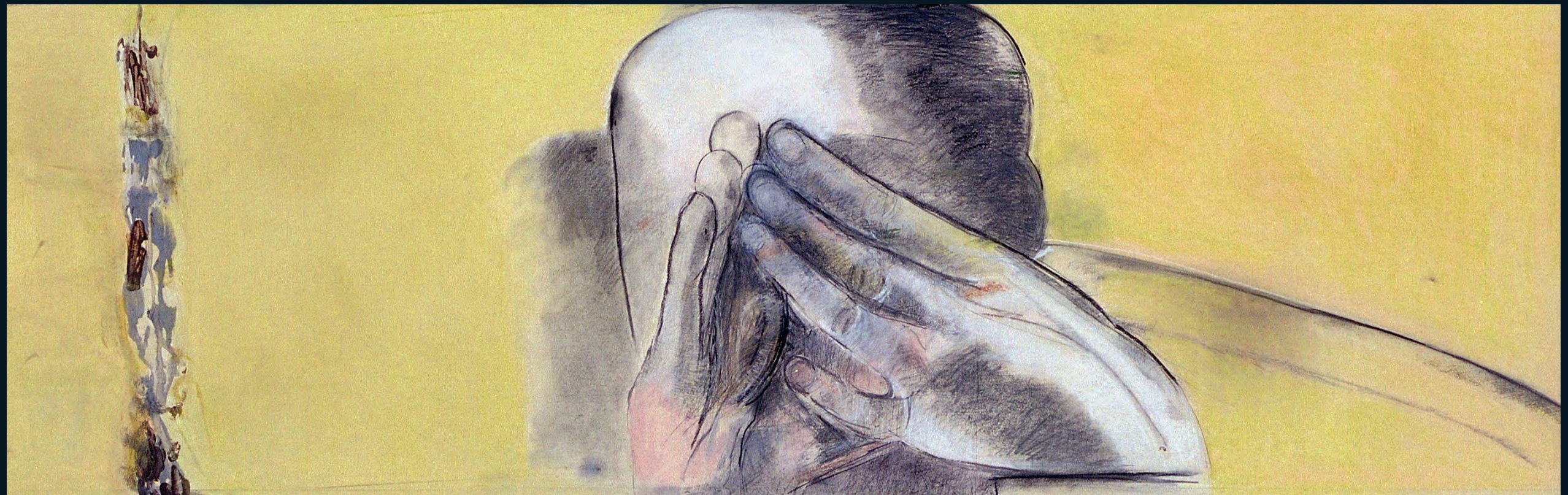
Attente III, technique mixte, 105 x 145 cm.



PAGE DE GAUCHE
Attente I, technique mixte, 105 x 145 cm.

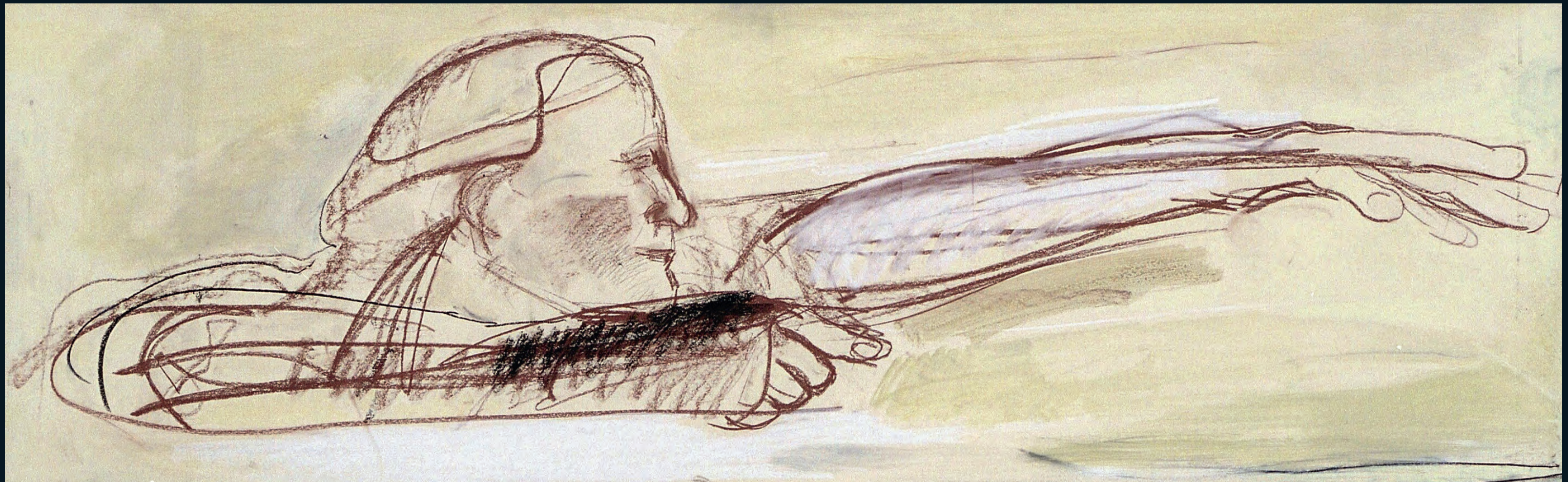


Sans titre, technique mixte 145x45 cm.



Exil, technique mixte 145 x 45 cm.

Exil II, technique mixte 145 x 45 cm.





Arche, (ci-dessus détail)





Etude de mains, encre de chine sur papier japonais 90 x 140 cm.



Femme, technique mixte 105 x 145 cm.



Sentinelle, sculpture en taille directe sur pierre, hauteur : 50 cm.



Fonds culturel de l'Ermitage Martine Renaud-Boulart Les Vallons de l'Ermitage

23 Rue Athime Rué, 92380 Garches • martine.boulart@mrconseil.com
fondscultureldelermitage@mrconseil.com • Tel : 06 07 64 27 93

La Fondation de l'Ermitage, conformément à sa devise inspirée de Léonard de Vinci : « Il sole non vede mai l'ombra », jamais le soleil ne voit l'ombre, reflète des valeurs de résilience et de transformation de l'horreur en beauté. Ce faisant elle traduit la dualité de la nature humaine. Dualité entre nature et culture, éternité et modernité, introspection et action, ordre et chaos... Toute grande œuvre d'art questionne et exprime un mystère.

Le Fonds culturel de l'Ermitage, créé par Martine Boulart, parrainé par Alain Dominique Perrin et inauguré par Jack Lang le 15 septembre 2014, a pour objet de mettre en évidence des travaux d'artistes de culture française et citoyens du monde, de toutes disciplines engagés sur des valeurs d'humanisme et pour la sauvegarde de la planète.

Il a également pour objet de contribuer à la recherche de nouvelles voies de création artistique qui sortent des sentiers battus par les modes post-duchampistes et par les excès de la domination financière du marché de l'art.

Dans la perspective d'un « art anthropocène », il souhaite renouer un dialogue trop souvent interrompu entre les univers cloisonnés des arts visuels et des arts vivants. C'est ainsi qu'il fonctionne à partir d'un « esprit des salons ».

Il propose à cet effet :

- Quatre expositions annuelles dans la propriété de Martine Boulart, les Vallons de l'Ermitage à Garches
- Des éditions d'ouvrages en partenariat avec Beaux Arts Magazine
- Des rencontres et débats avec des intellectuels pour relier des univers cloisonnés.
- Des partenariats avec des institutions d'art françaises et étrangères.

Chaque année le Fonds décerne un prix à un artiste choisi par un jury composé de :

- **Denyse Durand Ruel**, collectionneur, écrivain d'art
- **Henri Griffon**, Directeur FRAC Pays de Loire.
- **Laurent le Bon**, Président du Musée Picasso
- **Jean Hubert Martin**, historien de l'art, commissaire d'exposition, ancien directeur du Centre Pompidou
- **Jean Luc Monterosso**, directeur de la Maison Européenne de la photographie
- **Joëlle Pijaudier-Cabot**, directeur des Musées de Strasbourg

LA PRIORITE 2018 : un engagement artistique, politique et écologique :

Cette fondation est un peu un aboutissement de ma vie, c'est ce que j'ai toujours rêvé de faire, vivre entourée d'art, aider les artistes à être visibles afin qu'ils puissent en retour nous aider à regarder le monde autrement.

Je leur offre ma maison de famille, des collections d'art ancien auxquelles ils peuvent se confronter pour s'inscrire dans l'histoire de l'art, une nature inspirante avec ce bois de chênes et cette rivière souterraine, mes relations fortes avec des intellectuels éclairés qui peuvent les guider dans leur travail, des journalistes, des directeurs de musées ou de foires d'art...

Les Vallons de l'Ermitage, c'est une maison directoire, réaménagée au XIX^e siècle par l'architecte Perrin, au XX^e siècle par le décorateur Jansen et au XXI^e siècle par l'anamorphiste François Abélanet.

Dans ces temps anthropocènes et écologiques, nous avons tous le devoir de cultiver notre jardin et de défendre la nature...

Désormais, depuis mars 2017, et grâce à la magnifique anamorphose de François Abélanet, le jardin des Vallons de l'Ermitage fait partie du « Comité des Parcs et Jardins de France » qui a pour vocation de présenter les parcs et jardins de France et est classé jardin remarquable par la DRAC depuis mars 2018.

En ce qui concerne nos choix artistiques, « Tous les grands combats sont d'arrière garde, et l'arrière garde d'aujourd'hui est l'avant garde de demain », disait Marguerite Yourcenar. Comme elle, je me méfie des modes et des académismes.

• Vernissage de printemps :

« Il était une fois l'éternité » de Béatrice Englert.

• Vernissage d'été :

« Artémis » de Charles Serruya.

• Vernissage d'automne :

« Métamorphoses » d'Evelyne Yeatman- Eiffel

• Vernissage d'hiver :

« La matière dans tous ses états » de John Elip.

Des écrivains viendront dédicacer leur dernier livre chaque mois, c'est ainsi que l'Ermitage recevra successivement : Gilbert Sinoué, Alain Pompidou, Benedetta Craveri, Marc Lambron, Claire Fourier, Jean-Marie Rouard, Roxana Azimi...

• **Le prix 2014** a été attribué à Claude Mollard pour son *Triptyque du Bon Gouvernement* issu de l'exposition sur les Esprits des Vallons et a été présenté à l'ESA de Beyrouth pendant Beirut Art Fair.

• **Le prix 2015** a été attribué à Kimiko Yoshida pour son quadrityque : *Mariées célibataires*, et sera également présenté à Beyrouth pendant Beirut Art Fair en septembre 2016.

• **Le prix 2016** a été attribué à Nicolas Lefebvre à Art Paris.

• **Le prix 2017** est en cours de processus, Esther Ségal semble favori, il sera délivré à la MEP le 19 mars 2018.

La liste de nos partenaires s'approfondit : nos événements se font avec la complicité du Trianon Palace de Versailles, Beaux Arts Magazine, Maison Européenne de la Photographie, ESA de Beyrouth...

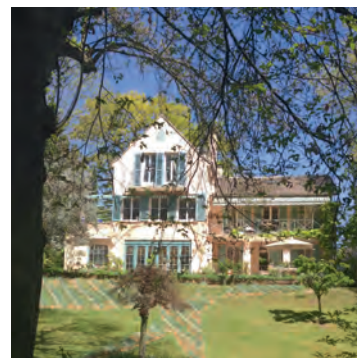
L'aventure de l'Ermitage, la forme du désir

PAR SABINE BADRÉ, DIPLOMÉE DE LETTRES CLASSIQUES, POÈTE



Découvrir les Vallons de l'Ermitage, c'est entrer dans un monde où la vie est offerte. La beauté, le charme, une douceur raffinée qu'on croyait disparue, l'émerveillement... Tout cela a une âme, Martine Boulart qui consacre son temps, après une existence bien remplie et passionnante, à faire vivre ce domaine magique. La maison se dresse en haut d'un vallon depuis des générations. Nous entrons chez Madame du Deffand. Tout est art dans chaque pièce. Que d'objets, provenant de l'espace, la Phénicie, la Grèce, la Hollande ou le temps, la Renaissance, le XVII^e siècle ou le XVIII^e siècle, attachent le regard! Le Beau à l'état pur. Le jardin est, lui aussi, avec son anamorphose en forme d'étoile,

merveilleux et original. L'une et l'autre sont devenus les écrans d'expositions, de rencontres musicales et littéraires. La peinture et la sculpture y sont reines, la photo et la vidéo aussi. Martine a l'art de découvrir et, pour notre bonheur, de faire venir des artistes de grande qualité, passionnés, originaux dans leur création. Ils élargissent l'horizon, nous font rêver, donnent forme au désir, emplissent de joie. Que d'énergie dans cette recherche de la Beauté! Quelle grande aventure que celle du Fonds de l'Ermitage! Dans un monde où tant de choses nous meurtrissent, nous éloignant d'un art qui ne l'est plus, devenu souvent laideur, médiocrité, quelle grâce de savourer au Vallon le « Temps retrouvé »! Muse, créatrice, égérie, révélatrice de talents, Martine rayonne à l'Ermitage, à Garches. Poussez la porte du 23 rue Athime Rué, le monde vous sera donné.



Ce hors-série est une publication de
BEAUX ARTS & CIE
3, carrefour de Weiden
92130 Issy-les-Moulineaux
Tél. 01 41 08 38 00 • Fax 01 41 08 38 49
www.beauxartsmagazine.com
RCS Paris B 435 355 896
POUR CE HORS-SÉRIE
CRÉATION GRAPHIQUE Ingrid Mabire
DÉPÔT LÉGAL Mars 2018
IMPRIMÉ EN FRANCE
© Beaux Arts éditions, 2018

MARTINE BOULART

Martine Boulart est née le 19 septembre 1946 à Paris XVI^e. Elle a reçu une éducation humaniste à travers une triple formation en sciences politiques, psychologie et histoire de l'art. Directrice de programme HEC, coach de dirigeants puis d'artistes, elle se consacre aussi à l'écriture en psychologie et en recherche de formes d'art qui transcendent les modes. Elle préside le Fonds culturel de l'Ermitage qu'elle a créé, qui est parrainé par le Ministère de la Culture et par Alain Dominique Perrin, président de la Fondation Cartier, et qui a été inauguré par Jack Lang. Ce dernier vise à assurer la révélation de talents artistiques, dans la lignée anthropocène et dans l'esprit des salons qui anime sa famille.

Bibliographie dans le domaine de l'art

- *Artistes et Mécènes, Regards croisés sur l'Art contemporain*, édition Ellipses 2013, préfacé par Jack Lang.
- *Les esprits des Vallons*, avec Claude Mollard, Beaux Arts, 2014
- *La forêt parallèle*, avec Claude Mollard, Beaux Arts, janvier 2015
- *Memories*, avec Olivier Masmonteil, Beaux Arts, mars 2015.
- *La collection Durand-Ruel revisitée*, avec Claude Mollard, Beaux Arts, juin 2015.
- *Temps Mêlés*, avec Gilbert Erouart, Beaux Arts, novembre 2015.
- *Génération Renaissance*, Beaux arts, mars 2016
- *Déesse mère*, avec Nicolas Lefebvre, Beaux arts, décembre 2016.
- *Ces cités ou passent encore les dieux...* avec Vana Xenou, juillet 2017
- *Il était une fois l'éternité...* avec Beatrice Englert, mars 2018

Bibliographie dans le domaine de la psychologie

- *Que sais je, n° 277, La Morphopsychologie*, éditions PUF, en collaboration avec J.P Jues
- *Le Coaching, moins de stress, plus de réussite*, édition Bernet, 2002, en collaboration avec E Fenwick
- *Le Management au féminin, promouvoir les talents*, éditions Robert Jauze, 2005.
- *Les Groupes en thérapie humaniste*, éditions Bernet, en collaboration avec le Docteur C. Gelman, 2006.
- *Dico-guide du coaching*, collectif coordonné par le Professeur Pierre Angel, édition Dunod 2006.
- *Coaching et nouvelles dynamiques managériales*, édition Ellipses, 2007, préfacé par Bertrand Martin
- *Mieux vivre en entreprise*, collectif, édition Larousse, 2009.
- *Le Grand Livre de la supervision*, collectif, éditions Eyrolles, 2010.
- *Coach avec le bouddhisme*, édition Eyrolles, 2011
- *Réussir dans un monde incertain*, édition Ellipses, 2012, préfacé par Bruno Rousset
- *L'Entreprise humaniste*, collectif, édition Ellipses 2013.

